

Robert
Hainard

LE
MONDE
PLEIN

Editions
Melchior

AVERTISSEMENT

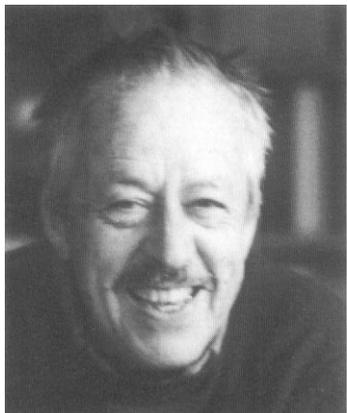


Photo J.-P. Darmsteter

Robert Hainard a joué dans le domaine de l'écologie un rôle de pionnier et de maître à penser.

Sa vision globale des problèmes lui a permis très tôt de formuler des solutions à l'échelle de la planète, et pourtant à la dimension de l'individu.

Dans *LE MONDE PLEIN*, titre qui lui tient particulièrement à cœur, Robert Hainard nous livre aujourd'hui un condensé de sa pensée sous forme d'un antidote au fameux *Discours de la méthode*.

Sans craindre une certaine provocation dans son élan « démythificateur », il rappelle avec la vigueur qu'on lui connaît et dans un style épuré les règles élémentaires de la vie, à savoir, par exemple, que l'équilibre naturel postule une naissance pour remplacer une mort : « *La pire des violences est celle du nombre (...) est-il sensé, pour maintenir pendant quelques générations un excédent démographique, de sacrifier toute vie sauvage, de défricher la Terre entière ?* »

Rassemblant en une seule personne le Docteur ès sciences (h.c.), l'artiste et le philosophe, ce « jeune homme de 85 ans » nous donne une leçon magistrale en nous incitant à espérer avec lui « *... que nous atteindrons la modération par l'élan de l'amour, non sous la contrainte ou la peur* ».

ROBERT HAINARD

**LE MONDE
PLEIN**

Éditions Melchior

TABLE DES MATIÈRES

Précaution liminaire	05
QUESTION DE MÉTHODE	07
L'intelligence	14
L'absolu.....	15
La philosophie.....	15
Conscience	16
L'ébauche	17
Science et Art.....	18
Puissance et possession	19
Déchets.....	21
La névrose économique	22
Le monde vide.....	23
IMPLICATIONS	24
La superstition rationnelle.....	35
Malentendus	39
La perspective	48
Retenue	50
Il n'est pas de plaisir gratuit.....	52
Le mal	55
Religion, religions	57
L'art nous réconcilie.....	58
Questions alimentaires.....	62
APPLICATIONS	65
BIBLIOGRAPHIE.....	72

Précaution liminaire

Quand on a écrit, c'est beaucoup de présomption de croire qu'on vous a lu et plus encore de penser qu'on s'en souvient. Aussi vais-je me citer, reprendre des expressions plus ou moins heureuses qui me furent accordées un jour, pour dire à nouveau une pensée qui ne me semble pas avoir été comprise ou – plus souvent – une autre constellation des idées que je rumine depuis si longtemps.

Que ceux qui ont de la mémoire me pardonnent.



Cistude, croquis.

De graves et savantes assemblées discutent de la mort des forêts, du réchauffement du climat, de l'usure de la couche d'ozone. De non moins officielles assemblées travaillent à l'établissement de vastes complexes industriels, pour ne parler que de ma région, de la relance de l'expansion économique, du soutien de la démographie.

Tous ces gens ne s'ignorent pas, ils ne sont ni fous ni idiots. Qu'est-ce donc qui ne fonctionne pas dans l'esprit humain ?

Une plaisanterie circulait dans ma jeunesse pour distinguer un homme sain d'esprit d'un fou, on les enferme, munis d'une éponge, dans une pièce inondée par un robinet ouvert : le fou essuie, l'homme sensé ferme le robinet. Pourtant on ne songeait pas alors aux problèmes écologiques. Moi, oui.

J'ai trouvé le robinet. On ne le fermera pas d'un coup mais c'est la seule action efficace à longue échéance.

Cela m'agace de voir de grandes assemblées discuter longuement de quelques % de CO₂. Nous épongeons.

QUESTION DE
MÉTHODE

Prendre la parole, même dans une conversation de bistrot, c'est avouer qu'on croit savoir quelque chose mieux que les autres. Je ne me crois pas plus intelligent ni surtout mieux informé que quiconque. Ma position, au confluent de l'art et d'un peu de science (par osmose avec une société rationnelle et scientifique), la confrontation quasi journalière avec la prudence animale, me permettent d'apercevoir quelques choses que je peux signaler à plus compétents que moi. Situation d'autant plus singulière que l'art objectif, moyen de connaissance, a presque disparu ou – il faut bien l'avouer – se survit assez tristement.

Pour caractériser la connaissance rationnelle, j'ai inventé une petite fable, peut-être un brin caricaturale et provocatrice : un sauvage voit une auto : ça bouge, c'est vivant. Avec un peu plus d'attention, il voit une caisse sur roues, qu'il pourrait pousser, lui, être actif. Mais il y a le moteur : ça c'est actif. Soulevant le capot, il trouve un ensemble de pièces inertes, se poussant passivement l'une-l'autre, à partir du cylindre où se produit l'explosion. Voilà l'activité. Vient le physicien qui démonte l'explosion

en corpuscules mus par une force qui n'est qu'un nom, que le prochain progrès de l'analyse réduira à un mécanisme mû par une force tout aussi inconnue. A l'infini. Rationnellement, une auto n'a pas de moteur. Et pourtant elle se meut, dirait Galilée.

La raison nous donne l'image désolante d'un monde animé un jour par un acte purement arbitraire, Création ou Big Bang, et qui va se dégradant irrémédiablement.

Léonard de Vinci, qui n'était sûrement pas bête, s'intéressait à l'hydraulique. Se demandant comment l'eau remonte sur les montagnes, il avait imaginé des veines dans la pierre. Il n'avait pas pensé à la pluie ! Nos physiciens, zélés de l'entropie généralisée, aussi géniaux peut-être que Léonard de Vinci, ont dû oublier une remontée de l'énergie aussi quotidienne que la pluie. Mais la spéculation rationnelle ne saurait la trouver. Elle ne pourrait que la constater ... à regret.

Notre intelligence est surtout exercée à résoudre des difficultés. Aussi avons-nous de la peine à prendre conscience de ce qui va de soi.

Par contre, nous nous éprouvons de l'intérieur, avec nos efforts, nos choix, nos doutes. Aussi sommes-nous bien tentés de nous croire d'une autre

essence que le reste du monde, seuls conscients, seuls libres. Simple erreur de perspective, analogue à celle qui nous a fait croire si longtemps que l'Univers tournait autour de la Terre. Notre science, notre morale n'ont pas encore achevé leur révolution copernicienne.

Encore est-ce une entorse à la méthode – justifiée par la réciprocité qui est à la base de notre vie sociale – d'accorder ces pouvoirs aux autres hommes. Et on voit bien qu'une différence, sexe ou couleur de peau, en fait facilement douter.

L'artiste, par contre, perçoit par sympathie. Il se met à la place des choses, à l'intérieur. Encore enfant, j'ai voulu saisir la démarche de l'animal. J'ai d'abord voulu la constater posément : lorsque les pattes arrière sont dans telle position, les pattes avant... impossible, tout avait bougé. Alors je suis devenu la bête, j'ai épousé son mouvement et c'est dans la mémoire de mes muscles, bien plus encore que dans celle de mes yeux, que je l'ai retrouvé. D'ailleurs, toute connaissance est participation physique. On ne peut se représenter une forme sans l'esquisser par des mouvements des globes oculaires ni se souvenir d'une mélodie sans mini-contractions du larynx.

Mon père, qui fut mon maître, nous enseignait que nous dessinons mal parce que nous représentons ce

que nous savons, non ce que nous voyons. Il nous conviait à oublier tous les renseignements pratiques que nous tirons de nos perceptions pour ne plus considérer qu'un ensemble de taches colorées.

En effet, que nous importe, dans la vie courante, le trapèze qu'une table projette sur notre rétine ? Ce qui nous intéresse, c'est qu'elle soit horizontale, plate, carrée. Ce petit homme au loin n'est plus petit lorsqu'on a compris qu'il est loin. Ma fille, tout enfant, voyant depuis le train un cheval attelé dans les champs alors qu'un pli de terrain avalait le premier plan, s'est écriée : « Oh ! le petit cheval ! » Apercevant le village de Loèche-les-Bains du haut de la Gemmi, situation également insolite . « Oh ! le petit Loèche ! ».

Que vous importe que le reflet du pré verdisse l'ombre du visage de votre enfant ? Vous ne le croyez pas malade pour autant. Que vous importe l'ombre, lorsqu'elle vous a servi à lire le volume ? Cette fonction l'a absorbée. La peinture gréco-romaine la connaissait, il a fallu attendre Giotto pour que la peinture occidentale la retrouve. Puis ce fut le clair-obscur, les objets noyés dans la lumière, mais une lumière quantitative, par plus et par moins, monochrome. L'ombre portée au soleil apparaîût timidement chez Breughel ; Vélasquez dans le « Jardin de la

Villa Medicis » représente les taches de soleil, au sol, dans l'ombre portée des arbres. Avec les paysagistes anglais puis les Impressionnistes, ce furent les lumières dans leurs individualités, les aubes, les crépuscules, les brumes, la sensation cueillie à fleur de rétine.

L'attitude accueillante et admirative de l'artiste m'a donné beaucoup de maîtrise dans la pratique de mon art, dans la saisie directe et rapide du spectacle du monde. Elle a lentement modelé mon sentiment envers lui. Je pense que notre malentendu avec le monde et tous les malheurs qui en découlent vient de ce que nous nous sentons seuls devant un vide existentiel, où rien ne nous répond. Le monde ne nous paraît que « matières premières » attendant notre « mise en valeur », l'arène où se débat notre hiérarchie avec le prochain humain, qui seul existe.

Le malheur, c'est que l'activité économique n'est plus essentiellement la production de biens mais le champ clos où se dispute le rang social. Le paysan qui produit moins que son voisin ne mourra pas de faim mais verra son champ racheté par ce voisin... ou un promoteur immobilier.

C'est d'autant plus grave que cette erreur a une solide base physiologique. De tous les êtres vivants l'homme a le cerveau, de loin, le plus compliqué.

C'est un admirable outil, c'est une tare redoutable. Le cerveau n'est pas l'organe de notre contact avec le monde, il en est le filtre. Ce filtre trop fin nous sépare du monde. Nous baignons dans le monde. Nos organes des sens spécifient ce contact. Notre œil reçoit toutes les ondes, il n'accueille que la lumière, la filtre, la dirige par iris et cristallin et c'est voir.

Notre cerveau compliqué nous prédispose à l'analyse, à mettre le monde en pièces. C'est très avantageux pour intervertir les pièces, transformer le monde, cela nous gêne pour le comprendre.

L'homme est affligé d'une schizophrénie constitutionnelle. Elle pourrait le condamner, comme, pense-t-on, le cerf des tourbières a été éliminé par ses bois encombrants. Et l'usage de l'ordinateur n'arrangera rien. Après nous être prévalus pendant des siècles de notre raison pour nous distinguer de l'animal, le temps est venu de nous targuer de nos facultés animales pour nous distinguer du robot et justifier notre existence.

La sagesse des vieillards vient sans doute du nombre des expériences et de leurs recoupements. Ne viendrait-elle pas aussi de la réduction de cet encombrant cerveau, favorisant les vues syncrétiques ?

L'intelligence

Qu'est-ce que l'intelligence ? Une causalité inverse dans laquelle, par l'imagination, l'effet précède et détermine la cause. Pourquoi serions-nous ses seuls agents au monde ?

L'animal, dit-on avec présomption, n'a pas d'imagination, il ne peut se représenter ce qui n'est pas présent à ses sens. Et cet écureuil qui creusa, devant moi, à deux places différentes, la neige épaisse d'un demi-mètre pour tomber exactement, chaque fois, sur une noisette ? Et ceci, dans une forêt vierge de Croatie où les coudriers sont rares. Et comment la renarde retrouverait-elle son terrier et ses renardeaux, si elle n'en avait l'image ?

Pourquoi le monde entier ne serait-il pas tissu de ces deux causalités symétriques, chaîne et trame ? Alors que nous tendons à refuser l'une pour nous et à méconnaître l'autre dans le monde.

L'absolu

Moi aussi, je suis de la race de ces chercheurs d'absolu infusés dans la solitude des hivers montagnards, entre le ciel, la neige et deux bandes de sapins noirs. Toujours prêts à pousser leurs convictions jusqu'au martyre ou du moins jusqu'au ridicule.

C'est l'absolu de la rigueur expérimentale, le besoin ardent de voir ma pensée sanctionnée par le réel, qui m'ont éloigné de tous les absolus, sauf celui de la tension entre compléments irréductibles.

Je suis un extrémiste des deux extrémités.

La philosophie

On me demande si j'accepte la qualification de philosophe. Oui, si l'on me laisse en donner la définition, que la plupart des philosophes ne reconnaîtront pas.

La pensée ordinaire consiste à faire entrer les objets dans nos catégories. La pensée philosophique s'appuie sur les objets pour se retourner contre les catégories.

Je la compare à l'action du bûcheron qui cherche la meilleure courbe pour le manche de sa hache, du menuisier qui rectifie sa varlope.

Conscience

« Toute conscience vient d'une inadaptation » a dit le psychologue genevois Claparède. Je ne suis ni un conformiste, ni un marginal. Et si je pense comprendre mieux que personne le problème essentiel de l'humanité, ce n'est pas prétention : j'ai surmonté une inadaptation à un monde anti-nature par une prise de conscience. Peut-être n'est-ce pas seulement personnel, mais genevois. A cause de la situation de Genève, petite cité enserrée en ses remparts, qui préfigure la situation d'un monde se heurtant à ses limites. Comme Rousseau, que je n'aime d'ailleurs pas beaucoup, à cause du manque de franchise de sa sensibilité.



Effraie, sculpture sur bois, grandeur nature.

L'ébauche

On me convaincra sans doute de quelques erreurs de détail. Cela ne m'atteindrait guère. Je suis sculpteur, je procède par épannelage. Sur l'objet j'imagine de larges plans tangents. Je reporte leur direction dans la matière. Je constate des torsions générales, je soupèse des masses.

Là-dedans, les détails viendront s'inscrire à leur place et à leur juste importance... ou ne viendront pas. Les « Esclaves » de Michel-Ange, qui sont des ébauches, sont parmi les plus belles de ses œuvres.

Mes constructions mentales ne sont pas forcément l'accumulation de détails exacts et vérifiés. Elles cherchent plutôt à mimer la démarche du réel.

Mon père apprenait qu'il vaut mieux, pour établir les proportions, subdiviser le tout que multiplier un module. Les erreurs se divisent au lieu de se multiplier. Plutôt que dire : la stature de l'homme mesure sept têtes et demie, dire : le milieu du corps est à la symphise du pubis, un peu en dessus ou un peu en dessous. Puis le quart, le huitième, etc. L'analyse exacte et la correspondance large se rejoignent... à l'asymptote. De même, l'exactitude de ma gravure en dégradé, c'est le degré précis d'imprécision.

Science et Art

« Nous nous sommes rencontrés venant de versants opposés de la connaissance et notre accord a valeur de preuve » disait Ferdinand Gonseth de lui et moi.

Lui, le mathématicien quasiment aveugle, moi, le peintre quelque peu illettré. Il ne m'a pas enseigné les mathématiques, je ne lui ai pas appris à peindre. Nous confrontions nos positions par le sens commun. L'un commençait une phrase, l'autre la finissait.

On peut jouer à caractériser l'art ou la science et passer à l'autre élément en inversant les termes. Ainsi: la science exige une réponse exacte, aussi complète que possible ; l'art, une réponse complète, aussi exacte que possible.

Gonseth a dit : toutes choses égales d'ailleurs, la science vise à la puissance, l'art à la possession.

Puissance et possession

Exercer la puissance, c'est conformer l'autre à soi. La possession nous conforme à l'autre. L'un est facteur de monotonie, l'autre d'enrichissement.

Celui qui aime est riche de ce qu'il laisse plus que de ce qu'il prend. Et cela sans nul ascétisme.

La puissance s'exerce du supérieur à l'inférieur. La possession, entre égaux (ce qui ne veut pas dire entre semblables).

Pour l'épanouissement de la vie, la puissance doit être subordonnée à la possession.

La puissance a porté malheur à tous ceux qui l'ont recherchée pour elle-même.

J'emploie le mot « possession » dans le sens que lui a donné Gonseth en l'opposant à la puissance. Ce n'est pas le sens que lui donne le notaire. Ce serait plus proche de celui qu'on lui donne en amour ou même, en théologie, pour désigner quelqu'un d'habité par un autre que lui-même. « Communion » efface la distinction sujet-objet. Qu'il soit donc bien entendu qu'il s'agit de l'activité par laquelle l'objet modifie, enrichit le sujet.

J'ai rencontré beaucoup de braves gens qui ne se sont ni sacrifiés, ni enrichis. Ils ont fait leur métier

avec conscience, avec amour (ce sont souvent des gens de métier). Ils sont solidaires, généreux. Ils ne sont ni méprisants ni envieux. Ils n'ont pas placé leurs critères sur le terrain de la puissance.

J'ai été élevé dans l'anticolonialisme. La décolonisation ne m'édifie pas. Les marchands d'esclaves n'avaient fait qu'acheter les captifs des guerres tribales. Un exploité peut fort bien être un exploiteur qui n'a pas réussi.



Bison d'Europe, croquis.

Déchets

Pendant des siècles, nous avons méconnu l'aspect négatif de notre action, nos déchets. Trait de génie de l'urbanisme, le Tout-à-l'égout, qui les envoyait dans le vide des rivières, des lacs, des océans.

Le réalisme de ceux qui dirigent notre monde est la plus naïve des utopies. Pas besoin de lutter contre eux: leurs efforts sont condamnés. Savoir si un monde plus viable se fera avec nous ou contre nous, si nous y arriverons par sagesse ou si nous y serons acculés par les désastres, savoir qui survivra...



Daguet et pie, croquis.

La névrose économique

Notre organisation économique, qui se croit utilitaire, rationnelle, fondée sur des besoins concrets, est en fait une réaction névrotique à une grossière erreur métaphysique.

Nos problèmes n'ont pas de solution parce qu'ils n'ont pas d'existence. Il ne s'agit pas de les résoudre mais de les supprimer, en reconnaissant que c'est la fausseté de notre vision qui les crée.

La solution des problèmes insolubles, c'est souvent de les poser autrement. Les problèmes, je suis très mal qualifié pour les résoudre. Cette incapacité me prédisposerait-elle à les poser ?

Le monde vide

A cause de notre lenteur, de notre poids, nous ressentons l'air comme un vide (à part le vent). Mais l'oiseau ignore le vertige : pour lui, l'air est plein.

J'ai dit pourquoi je pense que nous vivons, affectivement et mentalement, dans un monde vide. Je vais essayer de reprendre nos problèmes dans un monde plein. Un monde qui nous résiste, nous limite mais nous répond et nous soutient, nous nourrit et nous féconde.

IMPLICATIONS

La nature a horreur du vide, a-t-on dit. L'homme, en tout cas, est très sujet au vertige existentiel. Il met une hâte fébrile, maniaque et messianique à combler ce monde vide. En 1972 paraissait le rapport du Club de Rome *Halte à la croissance ?* Quelles chicanes ne cherche-t-on pas chaque jour encore au modèle employé, au sujet de l'échéance des prévisions. L'attitude de base est pourtant inattaquable : une expansion indéfinie est impossible dans un milieu fini. Et quel intérêt croyons-nous sauvegarder en niant l'évidence ? N'avoir pas à changer notre système économique, agencé de telle façon qu'il ne fonctionne qu'en expansion. Et – surtout ! – n'avoir pas à corriger notre attitude mentale et affective, chose d'autant plus difficile qu'elle tient à notre structure physique même.

Il est tout aussi évident qu'une expansion démographique indéfinie est impossible. Une vie doit remplacer une mort, c'est la règle fondamentale qui ne souffre que de brèves dérogations.

Prenons un exemple qui ne nous engage pas trop affectivement. Accordons à un couple de renards

quatre petits (c'est peu). Cela fait six renards qui doivent être ramenés à deux au printemps suivant. Il peut en périr trois une année, cinq une autre, en moyenne l'espérance de vie du renard est d'une année et demie. Pas besoin de marquer des renards puis de les reprendre: le taux de mortalité d'une espèce se déduit de son taux de natalité et réciproquement.

Ce qui dépasse la valeur de remplacement doit périr sans s'être reproduit, un peu plus ou un peu moins mais tout, exactement, sur une longue période. Pitié! Ce n'est pas moi qui parle mais l'arithmétique élémentaire. Devant elle, je ne jouis d'aucun privilège, pas plus que nul pape ou président de république. Il ne s'agit pas de charité ou de cynisme, d'égoïsme ou d'altruisme, de droite ou de gauche.

Est-il sensé, pour maintenir pendant quelques générations un excédent démographique, de sacrifier (si c'était possible) toute vie sauvage, de défricher la Terre entière, de supprimer toute liberté, tout amour (car pas de liberté sans espace ni d'amour sans choix) pour nous heurter bientôt, de toute manière, au bilan implacable: une vie pour une mort – eût-on défriché l'Amazonie, irrigué le Sahara, le désert de Gobi, urbanisé l'Antarctique.

Le pire fléau pour une espèce est la surpopulation. Si le lapin s'ébat « parmi le thym et la rosée » et non

dans un paysage râpé plein de crottes, c'est au renard qu'il le doit, et bien plus encore aux virus. Le meilleur ami d'une espèce est son prédateur.

Pour dire les choses de la façon la plus choquante, lorsque l'OMS déclare : cinq millions d'enfants mourront de faim cette année, le problème est mal posé. En fait c'est : si ces enfants ne meurent pas de faim, de quoi mourront-ils ? Ou qui mourra à leur place ?

Si les enfants en surnombre ne meurent pas de maladie, ils mourront de faim ; et s'ils ne meurent pas de faim, ce sera la guerre, la guerre civile, le terrorisme. Ou la drogue et le suicide. Le chemin de l'Enfer est pavé de bonnes intentions.

J'ajouterai tout de même que j'aime les enfants, que je suis un père, grand-père et arrière-grand-père passionné et attentif et que c'est bien pour ça que je souhaite pour eux de la place pour vivre et grandir.

Si les espèces se sont perpétuées en dépit des catastrophes et malgré les circonstances contraires et changeantes, c'est qu'il y a un volant suffisant de multiplication. L'excédent est épongé par la prédation dont la maladie est la forme la plus importante. La maladie n'est pas le salaire du péché, comme le pensent maints hygiénistes, ou le résultat d'erreurs de gestion, comme le croient les chasseurs, mais la principale forme de la lutte des organismes.

Il y a cependant bien des stratégies de survie pour les espèces : la grenouille a un ou deux milliers d'œufs, dont deux aboutiront à des individus reproducteurs. L'ours, deux petits tous les deux ans, soignés avec la plus grande sollicitude. L'homme moins encore, et c'est trop. Comme je ne suis, malgré tout, pas méchant, je souhaite que l'homme adopte la seconde tactique.

Nous avons réduit notre reproduction « naturelle » au sixième, au septième. Nous conservons hypocritement, pour maintenir l'expansion économique, un faible excédent qui nous mène, par progression géométrique, au désastre, tandis qu'un aussi faible déficit, sans effet ni sur notre morale, ni sur nos mœurs, ni sur notre bonheur nous mènerait à la détente.

J'espère qu'il ne faudra pas de mesures autoritaires en ce domaine et qu'on pourra se fier à la sagesse de chacun. Les mesures pour encourager la natalité sont nuisibles et poussent à la reproduction des moins doués. Avoir des enfants n'est pas un mérite mais un privilège.

La pire oppression, la pire violence, c'est la pression du nombre. Si nous réussissions à proportionner exactement notre reproduction à la mortalité prévisible (une fois choisi le palier de population le plus favorable) nous éviterions de bien grandes douleurs. Nous n'offririons rien à la sélection, ce qui risque

de provoquer des douleurs plus profondes encore. Je crois cependant qu'il faut préférer le tir de précision, ajusté, à la grenaille probabiliste. Avec les progrès de la médecine et du confort, la jeunesse est toujours plus belle, sinon plus résistante. On ne meurt plus de tuberculose, de diphtérie. La sélection est reportée aux caractères psychiques, ce qui est bien cruel.

Si nous réussissons à maîtriser notre croissance démographique, est-ce une raison pour que nous soyons submergés par ceux qui s’y refusent ?

Je sais bien que je vais encourir le reproche inexpiable de racisme. Eh bien ! je trouve naturel qu’on tienne à sa race, à sa culture, à son mode de vie.

Les tiers-mondistes les plus sensés pensent que le meilleur moyen de diminuer la croissance démographique est d’élever le niveau de vie. Il y a là beaucoup de vrai. D’autres, ceux qui craignent le vieillissement de la population (alors, qu’on fusille les vieux !) pensent simplement que les populations « dynamiques » doivent remplacer les populations « vieillissantes », par immigration. De même, la question des réfugiés, partie d’excellents sentiments, est pensée dans le vide, une fois de plus.

Du temps où j’avais une rubrique au *Journal de Genève*, j’avais écrit un article « Un égale un » pour affirmer l’inévitable symétrie entre la reproduction et la mort. Un Anglais séjournant à Genève pour un congrès de polémologie (un comble ! la polémologie étant l’étude des causes de guerre) avait dit à ce sujet que j’avais « écrit un article plein de stupidité » et que j’étais « un homme primitif et dangereux ». A quoi j’avais répliqué qu’il était sans doute bon qu’il y eut

des hommes stupides, primitifs et dangereux pour regarder en face les évidences qui échappent aux gens trop intelligents.

Quelle est donc la structure mentale et affective qui peut faire déraisonner les gens apparemment les plus sensés ? L'homme se révolte devant ce qui lui paraît trahir sa mission : remplir le vide existentiel de la nature. « Qui n'avance pas recule », « on ne peut s'opposer au Progrès ». Qu'est-ce donc qui nous révolte à l'idée de renoncer à l'expansion de notre peuple, pensions-nous être citoyens du monde, au point de nous faire nier les évidences les plus manifestes ? L'esprit de la horde, disait Robert Matthey dans son discours d'installation de recteur à l'Université de Lausanne il y a un bon quart de siècle et qui souleva un tollé ? Le « croissez et multipliez » d'un petit peuple menacé, qui, se sentant le peuple élu, agissait dans le vide existentiel d'autant plus qu'il se sentait encore plus l'espèce élue (ça allait sans dire) ?

La conception d'un monde plein ne rend pas facile de bien faire. Il est si commode de déployer dans le vide de grands sentiments, en ignorant la pesanteur des choses, l'enchevêtrement des causes et des effets !

Mon père, d'éducation protestante, a été dégoûté de la religion par les mômiens qui couvraient des

commandements d'une religion d'altruisme et de pauvreté leurs sordides calculs d'intérêt. Il me citait ce collègue de son grand-père, patron d'un atelier d'horlogerie qu'un de ses ouvriers avait amené à une grande prospérité. Désirant mettre à la tête de l'entreprise son jean-foutre de fils, il avait congédié l'ouvrier. « J'ai prié, je me suis roulé sur mon lit » (mon père, en l'imitant, roulait les rrr selon l'accent franc-comtois qui a précédé l'actuel accent guttural neuchâtelois) « j'ai compris que Dieu m'ordonnait de faire ce que j'ai fait ». Lorsque mon père a quitté son village, le pasteur lui a dit « Philippe, tu verras des incroyants qui sont aussi honnêtes que ceux qui vont à l'église et c'est ce que je crains le plus pour toi ». Mon père avait remplacé sa foi religieuse par une foi humanitaire. Et moi, je commence à être dégoûté par ces humanitaires qui se drapent dans leur altruisme et ne sont pas meilleurs que les autres dans la vie de tous les jours. « L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait » a dit Molière dans son grand bon sens. Je n'aime pas tellement les humanitaires professionnels, ni les gens qui ont besoin chaque matin de leur dose d'indignation pour atteindre leur tonus.

La plupart des militants ont réfléchi une fois dans leur vie. Réfléchi, c'est beaucoup dire. Ils ont pris position, selon leurs antécédents, le plus souvent

contre. Et puis ils ne réfléchissent plus, ils trient. « C'est à gauche, c'est bon » (ou l'inverse). J'ai reçu une éducation de gauche ; pour moi, une crapule de gauche ne sera jamais aussi crapule qu'une crapule de droite. C'est à peu près tout ce qu'il en reste. J'avais fait connaissance de l'ornithologue Henry Jouard. Il était de l'Action Française. Un crétin, inévitablement. Mais il comprenait (en un sens) mon sentiment de la nature mieux que mon propre père. Il m'avait passé un livre d'un homme de droite qui pensait que nos malheurs viennent de la croyance que l'argent peut travailler.

Puis j'ai fait connaissance, par son ancien précepteur (un Genevois), du roi Boris de Bulgarie, dont la sollicitude m'a permis de voir mes premiers ours. Un roi ! Ce devait être quelqu'un de dégénéré par les unions consanguines, conventionnellement investi d'un pouvoir disproportionné. J'ai trouvé tout autre chose : un manieur d'hommes. La connaissance qu'il en avait, affinée par toute une lignée, par sélection peut-être, m'a fait penser au sens des formes que m'a transmis mon père, à celui que j'ai du fil du bois. J'ai rarement été aussi à l'aise, autant de plain-pied qu'avec lui. Je ne suis pas devenu royaliste mais ma méfiance des idées toutes faites s'en est trouvée accrue.

Hélas, la guerre est venue, je ne l'ai plus revu. Nous avons échangé quelques lettres et il est mort, quelques années plus tard, victime de « son triste métier » et il savait bien que cela arriverait.

Dans un monde plein, il n'y a pas d'acte innocent. Certains disciples de Bouddha ne sortaient pas au printemps pour ne pas écraser l'herbe qui pousse et je ne sais plus quel Arabe, craignait, en jetant une pierre au hasard, de blesser quelque génie. Il m'arrive d'être pris de scrupule à trancher le bois, faire éclater la pierre. Je me sens tortionnaire.

Il n'est pas d'énergie propre. Tout acte pollue, fut-ce de façon thermique. Il n'est pas de vie innocente.



Jeune Moyen-Duc, croquis.

La superstition rationnelle

Combien d'activités n'ont d'autre mobile réel que de faire marcher l'appareil économique et de marquer l'emprise de l'homme sur la nature ? Leur bilan économique et surtout énergétique est largement déficitaire même si l'on ne porte pas en compte la destruction de la nature, qui en est le but caché.

Exploitation de forêts peu accessibles par câbles, par hélicoptère ou simplement par des routes dont on se passerait fort bien par ailleurs. Les forestiers sont très marqués par la superstition rationaliste qui veut que l'homme soit le seul facteur d'organisation dans le chaos naturel, la seule volonté, la seule conscience. Sans descendre aux forestiers qui pensent avoir créé la forêt (ils existent), on peut citer cette opinion assez répandue que la forêt pas entretenue périclité, que c'est un nid de bostryches et autres nuisibles.

De même on déclare comme allant de soi que l'agriculture, n'eût-elle plus aucune utilité pratique, il faut la conserver pour entretenir le paysage. Il est vrai que la déprise agricole laisse des ronces et des broussailles qui peuvent être ressenties comme désagréables (quoi qu'assez favorables à une certaine faune). Mais le climax, l'aboutissement de l'évolution spontanée de la

végétation, c'est une forêt que nous ne connaissons même pas, car non seulement inexploitée par l'homme mais clairiéree par la dent des nombreux grands herbivores sauvages, bisons, aurochs, élans, chevaux. Les arbres qui avaient échappé dans leur jeunesse aux dents de ces herbivores devaient devenir très grands, dominants, et laisser de la place à l'herbe.

De même encore, le problème des cerfs au Parc national suisse est mal posé. Il est vrai qu'ils devraient être limités par des prédateurs, mais il n'est pas tout à fait vrai qu'ils dégradent le milieu : en fait, ils l'aménagent à leur profit.

La richesse, la diversité de la nature, c'est du désordre, du « chenit » (mot romand qui me semble assez irremplaçable), et son élimination semble le principal bienfait de telles opérations.

Cette attitude superstitieuse se retrouve partout : en agriculture, avec la lutte fanatique contre les insectes nuisibles, les mauvaises herbes. En jardinage, bien sûr, même sans parler de l'inexcusable entretien des gazons. En hygiène, en médecine, sans doute, en éducation, en théologie... jusque dans l'art abstrait.

La gestion de la faune, justification des chasseurs, est d'une nécessité tout aussi illusoire, comme le démontre bien l'expérience genevoise (suppression de la chasse depuis 1974). La faune se gère fort bien

elle-même, avec quelques coups de pouce plus ou moins nécessaires, concernant les ravageurs des cultures, sangliers, lapins et lièvres, corvidés, étourneaux au temps des vendanges.

Pour les chasseurs, s'ils n'y mettaient bon ordre, les nuisibles anéantiraient leur gibier. Un prédateur ne peut pourtant pas détruire, pas même raréfier les espèces dont il se nourrit sans se détruire lui-même. Par contre, le chasseur néolithique, celui qui a d'autres sources de nourriture que la chasse, le peut. Le loup ne peut raréfier son gibier, par contre le chien le peut, et aller ensuite manger sa pâtée chez son maître. Le bon prédateur ne doit pas être trop bien armé. S'il y a eu des prédateurs trop efficaces, ils se sont éliminés en raréfiant leurs proies. Ils doivent être peu nombreux par rapport à leurs proies.

La stabilité de la nature repose sur la variété des facteurs, l'entrecroisement des causes et des effets. Il faut des prédateurs variés, or le chasseur voudrait être le seul prédateur. On peut se demander si parcourir la nature le fusil à l'épaule est bien le bon moyen de la comprendre.

On s'inquiète, avec raison, de la perturbation du climat par les activités humaines. Mais on prend des références immédiates. Il semblerait qu'avant l'ère industrielle, il y a deux siècles, tout était innocence et

harmonie. Pourtant, la civilisation agro-pastorale a détruit plus qu'elle n'a laissé à détruire. Différence capitale, ces transformations ce sont produites avec une lenteur qui a permis des compensations plus ou moins bonnes.

La déforestation de l'Amazonie, l'incendie des forêts, cela s'est produit à bien plus grande échelle en Europe, en Asie. Mais de façon beaucoup moins brusque et avec bonne conscience, un zèle messianique. Quelle transformation que celle du climat méditerranéen ! L'inquiétude que nous cause la brutalité actuelle a un effet rétroactif. Elle devrait remettre en question la civilisation agro-pastorale. Nous en sommes loin. Pour nous, un écologiste doit tout naturellement élever des chèvres ou des moutons, jardiner. C'est cela, pour nous, le retour à la nature. Pourtant, l'industrie est sans doute plus naturelle à l'homme que l'agriculture, elle est bien antérieure.

L'abandon du préjugé néolithique nous permettrait d'envisager des solutions plus simples et plus hardies.

Malentendus

« Mon Dieu ! Défendez-moi de mes amis, mes ennemis, je m'en charge ». Bien des gens m'ont rattaché à ce qu'ils connaissaient déjà, par commodité ou parce que ça leur plaisait. Par honnêteté, par souci d'efficacité, je tiens à me démarquer de ces assimilations abusives.

Parce que je pense que la raison ne peut nous donner une image complète du monde je risque d'être pris pour un de ces irrationalistes qui croient, en reniant la raison, échapper au réel, à la sanction de l'expérience. Ce serait une erreur fondamentale. Je suis passionnément objectif.

Je récuse tout ésotérisme. « Il y a plus de choses entre Ciel et Terre que n'en peut concevoir toute votre philosophie ». Sans doute. Il faut rester ouvert et surtout souple dans l'emploi de nos méthodes. Mais la recherche de l'ésotérisme, sa préférence systématique, ne peuvent avoir comme mobile que la recherche de la puissance. Supériorité sur le non-initié, pouvoir sur lui. Particulièrement ignoble chez ces gourous qui dominent leurs disciples, les exploitent, en tirent de l'argent.

Je suis un chercheur de vérité, même si cette vérité

est modeste, si pour moi l'exactitude est le degré précis d'imprécision. Ces sectaires, drapés dans leur ésotérisme, sont des fabricants de fausse monnaie.

Pour moi, nulle expérience n'a de valeur à laquelle on ne puisse amener (en principe) n'importe qui, n'importe où, à partir de n'importe quoi.

On ne peut, me semble-t-il, nier l'existence de la télépathie. On m'a même signalé une expérience russe: une lapine, enfermée dans un sous-marin, dont l'électrocardiogramme se troublait chaque fois qu'on tuait un de ses petits tous restés à terre. Tout influence tout: ce qui demande explication, c'est moins la télépathie que le fait que nous puissions penser côte à côte sans nous perturber. Un instrument électrique doit être convenablement isolé, sauf là où il doit agir (contact !). On reconnaît que les individus qui ont des perceptions pareilles sont généralement assez profondément perturbés: ils ont un défaut d'isolation.

Bergson a dit que recevoir toutes les influences de tous les points de l'espace serait descendre à l'état d'objet matériel. Il ne va pas assez loin: l'objet matériel n'accepte pas tout, il a une couleur parce qu'il absorbe certaines radiations lumineuses et renvoie les autres. Il a des affinités chimiques. Donc tout accepter également serait s'anéantir.

Un de mes amis, catholique, disait que nous sommes devant une porte percée de cinq trous. Un jour la porte s'ouvrira et nous verrons totalement. En fait un tel décloisonnement, généralisé, serait le Néant. Nous sommes définis par nos ignorances autant que par nos connaissances. Le jeu de cartes serait sans intérêt (sauf la mise d'argent) si on connaissait le jeu de l'adversaire, tout savoir serait être anéanti et l'idéal informatique est, à la limite, suicidaire.

Nous sommes aussi égarés par des analogies abusives. En nous promenant, nous voyons dans le paysage le lieu où nous serons bientôt. J'ai souvent comparé l'instant au tranchant de mon outil, qui s'enfonce dans le bois en laissant derrière lui la forme. Mais y a-t-il une matière temporelle préexistante devant l'acte ? N'est-il pas créateur ? Peut-on prévoir l'avenir s'il n'existe pas ? On peut le prévoir plus ou moins par la connaissance des causes et de leurs effets.

Pour sauver le caractère libre de l'acte on a cherché des failles dans le déterminisme (clinamen). Mais s'il y avait la moindre faille dans le déterminisme, il ne vaudrait plus la peine d'agir ni même de penser. C'est ici l'artisan de précision, descendant d'horlogers, qui parle. Jamais je ne me sens si créateur et si libre que lorsque je suis fortement déterminé, lorsque je transcris une observation intense et complète, dans un

enthousiasme puissant. Lorsqu'on se retourne vers l'acte accompli, on n'en voit pas la même face que lorsqu'on l'a devant soi.

Beaucoup de nos angoisses ne viendraient-elles pas de l'usage de notions inadéquates? Ferdinand Gonseth disait qu'une notion est valable pour un certain horizon de réalité. Passé cet horizon, elle se dialectise. Voilà qui rend peu légitimes les extrapolations à trop longue portée. Notre bien imprescriptible c'est notre contact avec le monde, ici et maintenant. Il n'est pas interdit de chercher à l'étendre mais prudemment.

Je crois « réaliser » assez bien l'idée d'Einstein, que l'Univers est fini et illimité. Il employait l'image de la surface d'une sphère. S'il vivait encore, je lui proposerais la perspective : l'infini est accessible, tracé sur le papier. Tout s'y relie, y va, en revient. Mais toute dimension expire à son approche et si on le dépasse, on retourne. La ligne d'horizon de la perspective n'est pas l'horizon terrestre. Demander qu'y a-t-il au-delà de la ligne d'horizon de la perspective n'a pas de sens. N'en serait-il pas de même de la question : qu'y a-t-il après la vie? Notre temps ne transperce pas notre limite. Il s'enroule à son approche.

Il faut singulièrement manquer d'imagination pour désirer la vie éternelle. Je la ressentirais comme un

anéantissement dans l'informe, car la forme existe par ses limites.

Dans la contemplation de l'Être parfait qu'on nous promet, comment un instant se distinguerait-il d'un autre, comment pourrait-il y avoir une durée ? « Être en possession un instant de la plénitude de soi, voilà l'Éternité » (Saint Augustin). Ma femme était choquée par cette formulation. Elle eut préféré parler de la plénitude du monde. De même elle se glorifiait presque de sa difficulté à distinguer la gauche de la droite en l'expliquant par son refus de situer le monde d'après elle. J'ai toujours eu un pied dans le temps et l'autre dans l'éternité. Seulement, pour moi, l'éternité n'est pas après le temps parce qu'elle est d'une autre nature. Quatre-vingts ans, c'est une éternité tout à fait à ma mesure et je me sens comblé.

Une activité sans fin serait une terrible condamnation (mythe de Sisyphe). « Comme une journée bien remplie donne joie à dormir, une vie bien remplie donne joie à mourir » (Leonard de Vinci). « J'ai été très heureux mais si on me proposait de recommencer, je refuserais » (Churchill).

Et en même temps le présent est insaisissable. Ils m'amuse, ceux qui prétendent vivre le présent. Quand ils le perçoivent, c'est déjà du passé. Une certaine lenteur du cours du temps nous donne l'illusion

d'un présent étendu. On peut contempler le paysage, il ne change que lentement avec le cours du soleil, le vent qui agite les feuilles sans les changer de place. Mais dès qu'on veut saisir un mouvement rapide, le présent se rétrécit vertigineusement. Je le compare encore une fois au tranchant de mon outil, affiné au point d'en être abstrait, avançant dans le bois en y créant la forme. Le présent n'est pas du temps étendu, il est d'une autre nature. Cet instant sans étendue est le seul moment où le monde soit malléable. Là encore, une certaine lenteur des événements fait que nous pouvons agir sur ce que nous avons perçu, bien que notre perception soit déjà passée.

Je ne suis ni de droite ni de gauche, bien au contraire. Mais il est une tendance gauchiste, très présente en écologie, que je n'approuve pas du tout. C'est de vouloir détruire toutes structures, considérées comme oppressives.

J'ai des origines anarchistes mais l'anarchie du début du siècle voulait détruire des structures figées pour en libérer de plus naturelles, elle était très vertuiste.

Ma mère pensait qu'il est bien triste que « jeunesse se passe ». La jeunesse ne doit pas passer. Et mon père disait que la « liberté sexuelle » des jeunes gens était

un préjugé bourgeois, visant à les amener bien dégoûtés de l'amour à accepter le mariage d'argent.

Des mouvements tels que « Lôzane bouge » avaient une prédilection pour les tendances destructurantes (drogue, homosexualité). La tendance actuelle à la destructuration va jusqu'à refuser tout choix, éliminer toute répugnance par l'effet de ce que Jean Brun nomme « dégueulassolâtrie », pour aboutir à un Eden de liberté et de bonheur parfait. C'est oublier, en bons enfants gâtés et surprotégés, la violence élémentaire des choses elles-mêmes. Tant qu'il s'agira de se tenir debout, ou à quatre pattes, ou même à plat ventre, il faudra des structures pour s'opposer à la pesanteur.

Le refus de la « violence institutionnelle » nous livre à la violence des choses. J'ai parlé des grenouilles, qui pondent 2 000 œufs sur lesquels, bien évidemment, deux, en moyenne, donneront des individus qui se reproduisent à leur tour. L'ours fait deux petits tous les deux ans. Pas besoin, pour cela, d'être un carnassier, le bison ne se reproduit pas plus et l'éléphant encore moins. Pas besoin d'être une grosse bête, la chauve-souris ne se reproduit guère plus abondamment que l'homme « naturel ». Je me retiens de parler d'espèces inférieures ou supérieures. Je dirais espèces où l'individu accepte un énorme risque, espèces où il refuse le risque.

Cette existence à bas risque ne peut se maintenir que grâce à une structure très poussée : excellente adaptation à un milieu choisi, sens très développés, circonspection. Dans la société humaine, les individus peu structurés, les têtes brûlées, peuvent acculer au risque les individus plus sages, ce qui arrive en temps de guerre, de guerre civile et par toutes les sortes de brigandage. Les structures fermes, organisation sociale, morale individuelle, s'opposent à la violence. La violence les détruit et leur destruction laisse le champ libre à la violence.

L'attitude dite non violente est profondément ambiguë lorsqu'elle est liée, comme cela semble souvent le cas aujourd'hui, au refus de toute structure. En fait, nous voyons le recours à la violence toujours plus fréquent. N'importe qui, mécontent de n'importe quoi, fait sauter quelque chose, souvent sans grand rapport avec son ire. Jusqu'à la violence la plus gratuite, le vandalisme.

La mort nourrit la vie. Les organismes édifient des structures compliquées mais aussi les dégradent pour retourner à des éléments plus simples, destinés à de nouvelles constructions. Dans notre société surprotégée, qui fait vivre ses estropiés, ses monstres, ses déviants et où la mort a du retard sur les naissances, il est sans doute normal qu'il y ait des destructeurs de

leurs propres structures, des volontaires (même inconscients) à la mort. Les adversaires de la « Thanatocratie » ne sont-ils pas subtilement thanatotropes ? Cependant, en bon Suisse, fils de Tell préférant le tir à balle, ajusté, à la grenaille probabiliste, en descendant d'horlogers, je continue à préférer la réflexion, l'imagination qui nous fait vivre à l'avance les échecs pour nous permettre de les éviter, qui épargnent tant de douleurs et de gaspillages. Je préfère mesurer la vie aux possibilités, plutôt que la livrer à l'émondage du sort. Attitude élitaine - et il n'est pas, actuellement, de qualificatif plus péjoratif.

La structure libère, c'est la masse amorphe qui étouffe, enlise. Une tonne de clous est plus maniable en paquets de 200 grammes qu'en vrac. Je suis moins antimilitariste depuis que j'ai compris que la défense du territoire est le mécanisme essentiel de la limitation des populations. Et des questions telles que la répartition du travail et des loisirs, du taux de natalité, des prix, du niveau de vie ne peuvent être confiées à de simples effets de vases communicants. Les organismes sont faits de cellules closes par des membranes perméables à bon escient.

Curieusement, le libéralisme, né de la Révolution française, de la suppression des corporations, se trouve être à ce point de vue une forme de gauchisme.

La perspective

J'ai basé ce livre sur la constatation de l'erreur de perspective que nous commettons dans l'anthropocentrisme. Ce n'est pas, bien sûr, pour condamner la perspective.

La perspective n'est pas une convention parmi d'autres, « ethnocentrique, violente, comportement dominateur contre-nature, rationalisation de la vision » (Panofsky). Elle est confirmée par l'appareil photographique, que l'on ne peut accuser d'arrière-pensées politiques. Elle est modèle de la situation de l'individu dans le monde.

Le point de vue est seul à n'avoir pas de projection sur le tableau. L'autoportrait n'est possible que par l'artifice du miroir. L'infini est figuré, tout s'y relie mais les grandeurs s'exténuent à son approche. Pour le spectateur, sa maison est très grande, les étoiles toutes petites et son pouce cache le Soleil.

L'individu ne peut pas se désincarner, à quoi le pousserait une application absolutiste de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité », un antiracisme sans nuances (qui tend à nier les races), un altruisme absolu. Toute existence est en perspective. La gravitation décroît avec le carré des distances et je n'ai jamais vu

un de mes amis pasteurs se réjouir de ce que son fils soit le dernier de sa classe.

La représentation géométrale (et la logique est géométrale) simplifie la vision et, en un sens, la mutile en supprimant le point de vue, donc l'individu, pour un usage purement technique. Le sujet de l'image géométrale doit être interchangeable et le meuble figuré en plan et élévation exécutable par n'importe quel ébéniste.

Perspective ou géométral sont vrais dans leur usage légitime. L'image du soleil se levant à l'Est et se couchant à l'Ouest est plus largement vraie que celle de la Terre tournant devant lui en sens inverse, puisque cette dernière image résulte de la déduction du sujet. La seule erreur est le passage de l'une à l'autre sans transposition.

L'égoïsme est aussi essentiel au monde que la gravitation universelle. Pour l'extirper, il faudrait apprendre à nos cellules à refuser l'oxygène, aux soleils à lâcher leurs planètes.

Le bois ne flotte pas tant parce qu'il est léger que parce que l'eau, plus dense, déplace son poids. Il n'y a pas plus de gravitation négative qu'il n'y a d'altruisme.

La vie facile pose des exigences terribles, il faut un bien grand appétit pour désirer encore quand on a

tout. La privation de sens de la vie est la pire des privations, il se pourrait bien que la prospérité soit plus éliminatoire que la misère.

Ceux qui cherchent à redonner un sens à leur vie empruntent bien souvent la nécessité et le désir à plus malheureux qu'eux, comme le carnassier emprunte la matière organique à l'herbivore, capable de l'élaborer à partir de la plante, etc. La charité est une forme noble de prédation.

Et moi-même, enfant choyé, libre mais guidé, dont tous les problèmes ont trouvé une solution quasi spontanée, n'ai-je pas cherché chez la bête sauvage, soumise à de dures nécessités, une puissante détermination ? C'est moins anthropophage.

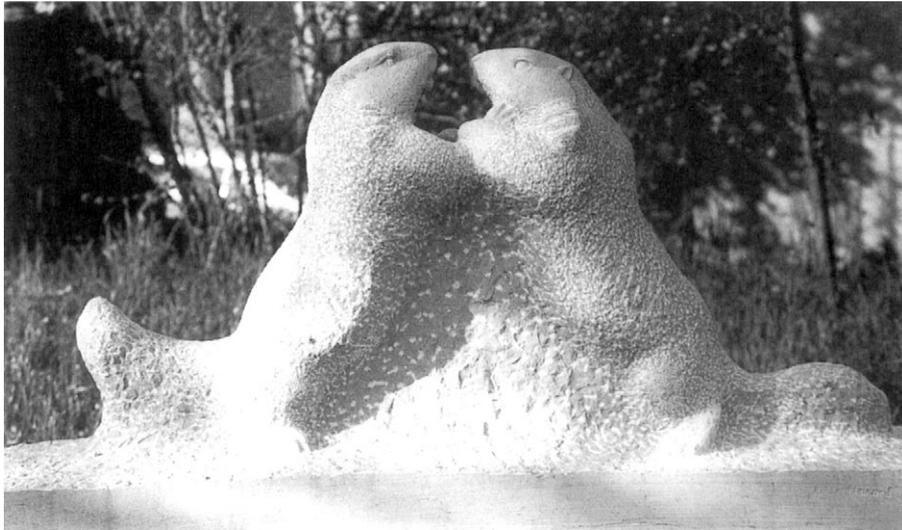
Retenue

Pour les Grecs, le Cosmos n'était pas bon, il était beau. Leurs dieux n'étaient pas bons, miséricordieux. Ils étaient cruels, orgueilleux, fourbes, libidineux.

Czeslaw Milosz m'écrivait qu'il ne pouvait aimer la nature à cause de sa cruauté. Je lui répondais que je l'aimais parce qu'elle est autre. Et pourtant je déteste la conduite « esthétique ». Je reste très moraliste, très

protestant. Le juste milieu? Non, tout l'intervalle, l'extrémisme des deux extrémités, la tension : ça peut se déchirer.

La main droite du sculpteur pousse l'outil dans le bois, la main gauche le retient. L'effet utile est bien inférieur aux forces engagées. Mais c'est ce qui donne à la main sa fermeté, neutralise les irrégularités de la fibre, évite les « échappées ». Nous ne devons pas être des brutes rationnelles et techniques, pesant aveuglément sur les choses et comptant sur leur résistance mais porter l'équilibre en nous-mêmes. C'est ce qu'exprime le beau mot « retenue ».



Marmottes luttant, pierre, grandeur nature.

Il n'est pas de plaisir gratuit

Désir et satisfaction guident notre vie. Notre schizophrénie native nous expose peut-être plus que d'autres espèces à ce que le plaisir se détache de la fonction. Notre organisation sociale s'efforce de différer la sanction : la mort sans délai.

Le plaisir sain guide une fonction qui nourrit, conforte, donne la puissance de désirer plus. Le plaisir peut exciter à vide une fonction qu'il dupe. Il vide les accus, conduisant à l'asthénie, à la mort.

L'exemple pur est la drogue, y compris celles auxquelles nous sommes socialement plus ou moins habitués. Mais tout plaisir peut devenir un excitant à vide. L'amour, s'il n'est le besoin de s'emparer d'un être, de toute sa vie et de lui donner la nôtre (ce qui n'ôte rien au plaisir), est une drogue. Et je me permets de ranger parmi les drogues l'art abstrait et toutes les outrances gratuites.

La seule façon efficace de lutter contre la drogue serait d'extirper le besoin d'absolu, l'aspiration à la béatitude (ici, je rejoins un peu Marx « la religion est l'opium du peuple » mais j'en tire une maxime d'action toute différente).

Il faut trouver sa joie à la lutte, ne pas séparer la

satisfaction de l'effort, ne pas revendiquer, mais conquérir.

Je ne le dis pas par lâcheté, par résignation. Je l'ai dit, je suis un chercheur d'absolu. Je suis affamé d'intensité (j'ai dit l'intensité, donc tension, donc compléments contraires et irréductibles). C'est l'amour du concret, du sensible, de la forme, donc des limites.

Qu'on ne me fasse pas dire qu'il ne faut faire l'amour que chaque fois qu'on veut un enfant. Il suffit de regarder un charme à l'automne, chargé de graines comme d'un second feuillage et de penser qu'une seule de ces graines en principe et pendant toute la vie de l'arbre, sera admise à donner un autre grand arbre. Je vois avec joie les jeux fous de six ou sept renardeaux, même si je sais que deux d'entre eux seulement perpétueront l'espèce. Mais la sexualité doit rester centrée sur la reproduction, sous peine de perdre son sens. L'homosexualité me semble bien triste, coupée du principe même de l'être, l'union des contraires irréductibles. Je ne comprends pas que pour la justifier, on invoque le respect de la diversité, alors qu'elle est la négation du contraste le plus fondamental.

La Dulcinée que trouve Sancho au Toboso, paysanne sentant l'ail et la sueur, est mieux que la

princesse rêvée par Don Quichotte : elle a l'insondable existence, qui dépasse toute pensée. Adhérer au monde enfoncé dans la matière, à notre finitude, est le vrai acte d'amour au mépris des vains rêves des spiritualités.

Mais je reste dans mon œuvre et dans la vie de tous les jours un Don Quichotte affamé de perfection pour mieux éprouver l'épaisseur des choses.

Tout l'art de vivre, l'hédonisme intelligent, est dans l'objectivité du plaisir.



Chamois, croquis.

Le mal

Si toutes les influences pouvaient s'échanger instantanément, sans obstacle, le monde, par un effet de vases communicants, s'aplatirait en une parfaite entropie, s'anéantirait. S'il persiste, c'est qu'il court perpétuellement après un équilibre déjà dépassé lorsqu'il est atteint. Il doit sa durée à ce que nous appelons volontiers les imperfections de la matière, que la construction mécanique vise à éliminer : inertie, frottement.

Les obstacles, l'effort, le mal sont nécessaires à l'existence du monde. Notre lutte contre le mal aussi, car nous sommes partie à cet équilibre. Mais revendiquer un monde sans mal, c'est n'avoir rien compris.

Mon optimisme consiste à croire que la vie l'emporte toujours un petit peu sur la mort, la joie sur la douleur.

Le Bon Dieu gère sa création comme un petit épicier de village : juste assez de bénéfice pour ne pas fermer boutique.

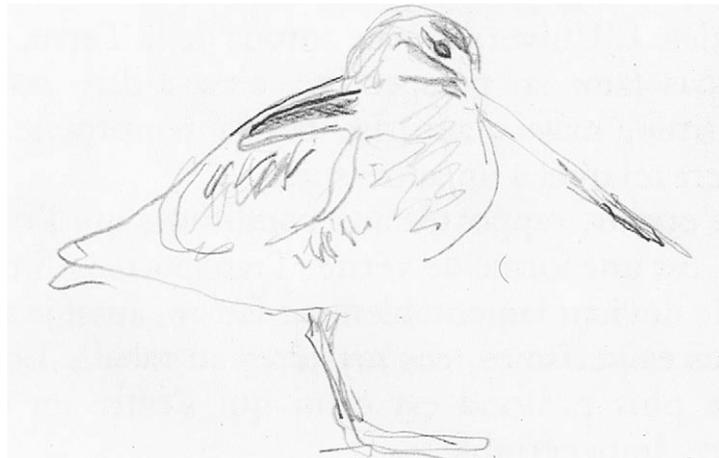
L'éternelle revendication d'un monde juste, où chacun serait rétribué selon la pureté de ses intentions, est aussi née dans le vide.

La vie se soucie plus de justesse que de justice. Elle récompense l'insertion attentive, intelligente, dans la trame des faits.

Nul n'est coupable car les antécédents expliquent tout mais chacun est responsable et doit supporter les conséquences de ses actes et simplement de ce qu'il est.

La sincérité n'est pas tant de ne pas mentir sciemment que de nourrir une exigence brûlante, insatiable, de vérité, de vérification. Le fait du bon menteur est de se tromper d'abord lui-même. Il peut ensuite mentir en toute sincérité.

« On ne se trompe jamais impunément » a dit Léonard de Vinci.



Mouette ?, croquis.

Religion, religions

La religion, c'est la plénitude de notre contact avec le monde. C'est la fraternité, la réciprocité avec toutes choses.

La foi, c'est la confiance en la véracité de notre contact avec le monde.

Mon père, qui avait beaucoup réfléchi aux fonctions de la perception et de la restitution dans le dessin, avait fait une sorte de catalogue des erreurs de dessin normales. Selon la situation de l'élève et de son chevalet par rapport au modèle, il lui annonçait les fautes qu'il allait faire et qu'il faisait, quoique prévenu.

Il me semble que beaucoup de dogmes et de conceptions mythologiques, cosmogoniques, sont des erreurs normales. L'Univers tourne autour de la Terre, ce qui n'est pas faux en perspective, c'est-à-dire pour un sujet situé, mais n'autorise pas la réciprocité ni le transfert tel quel à un autre sujet.

Une erreur, rapportée aux conditions qui l'ont fait naître, est une forme de vérité. Transportée n'importe où, elle devient lamentablement fautive, aussi je récuse tous les ésotériques, ces mystères au rabais. Le mystère le plus profond est celui qui s'offre en pleine lumière, impénétrable.

La religion est la plénitude de notre contact avec le monde. Mon effort est de décaper ce contact de la rouille et des scories qu'ont déposées les traditions et l'histoire.

L'art nous réconcilie

J'ai une nièce, psychologue de métier. Quoique gauchiste et athée, elle tient beaucoup à une coupure essentielle entre l'animal et l'homme. Il y a pourtant plus de différence entre un cloporte et un blaireau qu'entre un blaireau et un homme. Non ! Pour ces esprits anthropocentriques la césure doit être mise entre l'homme et le chimpanzé.

Je devais passer à la radio à l'émission « En Questions ». Arrivé en avance, comme recommandé, je trouvai l'invité de la veille, Bernard Chouraqui. Je l'avais écouté. J'avais été interrompu par l'arrivée d'un ami, juif également, mais j'en savais déjà assez: être homme, c'est être juif, être juif, c'est tout refuser au nom de rien. J'ai compris, ai-je dit à Chouraqui, la césure est entre vous et moi. Et nous nous sommes séparés, je ne sais pourquoi, très bons amis.

Ma nièce m'a montré mon établi : quel animal fait ça ? Je suis resté court, il y a beaucoup d'animaux musiciens, danseurs Il y a des animaux décorateurs. Plus que fabriquer de beaux objets, ils savent merveilleusement utiliser leurs marques corporelles dans les parades amoureuses ou d'intimidation. Et ces marques après tout, jusqu'à quel point n'en sont-ils pas les auteurs ? Mais l'art figuratif, je n'en vois l'ébauche chez aucun animal, quand bien même ça me ferait plaisir. Et ce « propre de l'homme », c'est justement ce que nous sommes en train de renier.

On me suggère que la racine de la figuration pourrait être l'imitation, très répandue dans le monde animal. Cela conviendrait bien à ma saisie du réel, qui est essentiellement mimétique. Et cela justifierait le terme de : « arts d'imitation ». On a eu tort d'abandonner le mot et la chose.

L'art vraiment figuratif, expérimental, a une distribution assez restreinte sur la Terre. Europe, Egypte, Inde, Extrême-Orient. C'est à peu près le domaine de la pensée scientifique, qui plie nos structures mentales au réel, alors que la pensée magique veut conformer le réel à nos structures mentales. C'est que l'art figuratif est le complément de la science. Mais il est rarement pur, mêlé de décoration, d'apparat, d'histoire et de contes.

Le monde actuel, angoissé, attristé par une science abandonnée à ses propres fatalités, a besoin plus que jamais de la peinture de toujours, fidèle à elle-même et diverse selon les époques. De la peinture figurative, à peu près disparue et sans élan (car la nouvelle figuration, l'hyperréalisme ne sont que pompiérisme, antipeinture, comme le surréalisme). Le monde, disait Luther, est comme un paysan ivre sur son âne, il tombe d'un côté, on le redresse, il tombe de l'autre. Peut-être l'Impressionnisme, dans son élan libérateur, a-t-il trop négligé, dans la saisie du réel, la part de nos structures mentales, ce style dont je suis aussi soucieux que du réalisme qu'il contrarie.

M. François Bouchardy, qui n'était pas un grand historien d'art mais le professeur de français de mes sœurs à l'Ecole secondaire et de mon fils au Collège, a eu ces mots admirables : « l'art est une reprise de contact direct avec le réel ». Toute la peinture européenne, d'Altamira aux Impressionnistes a été une lente reconquête de la sensation sur les schémas intellectuels. Tout s'est gâté ensuite, à cause sans doute de la photo. Privant la peinture de ses prétextes utilitaires, elle lui a posé le problème de sa raison d'être que nous n'avons pas su résoudre. La peinture après les Impressionnistes est, à mon sens, la revanche du bourgeois sur le peintre. Les Impressionnistes avaient

cueilli le réel à peu près intégralement visuel, à fleur de rétine. Les bourgeois, zélés de l'image conventionnelle chère au sens commun et aux Pompiers, ont cru que les Impressionnistes s'étaient écartés du réel. Donc, pensent-ils, allons plus loin qu'eux, écartons-nous toujours plus du réel !

Par rapport à la science, l'art est l'autre versant de la connaissance. Il est expérimental comme elle et sa vérification est la ressemblance, que magnifiait mon compatriote C.F. Ramuz.

L'art dit moderne a renoncé à la forme, à la beauté, à la joie. En parcellisant toutes choses, la science détruit les formes, qui résistent aux pressions et se perpétuent fidèles à elles-mêmes ; elle supprime les structures, livre le monde à l'informe et à l'aléatoire. Elle livre l'être à n'importe quelle influence, sans défense et sans choix. L'écologie - dont je passe pour être un précurseur - née de la réaction à notre société technocratique, se laisse aussi gagner par les revendications des enfants gâtés de mai 68, ignorants des résistances du réel, s'imaginant que tout obstacle est malveillant. Un jour, dans son refus des structures, l'écologie s'en prendra à celles de la nature, à ces espèces que nous défendons avec tant d'âpreté et il ne sera plus besoin de se demander si l'écologie est du bon gauchisme.

Questions alimentaires

Refuser la dévoration universelle, c'est ne rien comprendre à la vie. Comme les végétariens qui ne mangent pas de viande par respect pour les animaux. Les mêmes personnes, souvent, croient à la sensibilité, à la conscience des plantes. En ce sens, je suis d'accord avec elles, quoique ce soit donner à ces notions un sens très étendu et, hélas, bien vague.

A l'inverse, dans la communion, le chrétien mange son dieu.

Doué d'un bon appétit, d'un métabolisme élevé, probablement, et d'une gourmandise normale, j'ai toujours été assez indifférent à la nourriture. A la fin d'un repas, il m'arrive de ne pas me souvenir de ce que j'ai mangé. En voyage, ma famille commande volontiers un plat inconnu : si ce n'est pas bon, papa le mangera. A ceux qui pensent gérer leur vie en choisissant méticuleusement leur nourriture, je dis : donnez-moi n'importe quoi sauf de l'arsenic, j'en ferai du Robert Hainard. Je leur oppose ces quatre proverbes. « On n'engraisse pas les petits cochons avec de l'eau claire ». « Tout ce qui entre fait ventre ». « Tout ce qui ne tue pas engraisse » et « Même le Diable est bon quand il est cuit ».

On conçoit volontiers le monde comme une poudre amorphe, gardant l’empreinte de tous les événements. C’est oublier l’existence de formes résistantes se perpétuant, fidèles à elles-mêmes. On dit : « il n’y a plus de nature sauvage, l’action humaine a tout influencé ». Mais le blaireau que j’observe dans le ravin, à 50 mètres de la route est un vrai blaireau. Sur le pont, à 200 mètres, les camions changent de vitesse, les avions au décollage passent avec un bruit fracassant sans le troubler. Mais un frôlement d’étoffes le fera rentrer au terrier. Les chênes sont de vrais chênes. Si torturée que soit la charmille, s’il en réchappe une graine, elle donnera un charme superbe.

Croire gérer sa vie par des choix méticuleux, c’est oublier l’homéostasie des organismes.

On a l’impression que le monde va mal par la malice des hommes. Peut-être, au contraire, sont-ils trop bons pour l’usage qu’on en fait ? « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments » a dit Gide. Cet avis-là, je ne le partage pas, je reste très moraliste. Mais peut-être fait-on, avec de bons sentiments, une mauvaise politique, une mauvaise économie, un mauvais aménagement du territoire ? Les gens qui se grisent de leur propre bonté sont souvent malfaisants, les bons sentiments ont plus de part aux misères du monde que les mauvais, dont l’action

est plus accidentelle.

Un bon exemple, ce garçon « charmant et brillamment doué » selon ses propres dires, qui milite dans la délinquance. L'Etat étant foncièrement mauvais, il faut le saigner en lui prenant l'argent, c'est-à-dire en braquant les bureaux de poste. Ce charmant garçon pense sans doute aussi que la nature est foncièrement mauvaise, puisque « la mort est un scandale ».

Les bonnes volontés s'affrontent de façon stérile, produisant des haines d'autant plus implacables qu'elles se sentent issues de bonnes intentions.

« Il faut tenir compte » disait il y a bien longtemps un ami pour excuser mes idées incongrues « de ce qu'il tient du végétal et de l'animal ». C'est bien un peu ça. Je ne suis pas le Persan de Montesquieu, le Huron de je ne sais plus qui, le paysan du Danube de La Fontaine, mais un blaireau, un sapin (blanc) tombé parmi les hommes et les considérant avec étonnement.

APPLICATIONS

Tout ce qu'on peut faire fraternellement pour son prochain, c'est éclairer ses mobiles, si l'on se trouve par chance mieux placé que lui pour apercevoir certaines conséquences de sa situation. Je n'approuve pas qu'on veuille peser sur les volontés. Je n'aime pas la propagande, les manifs. Une vérité n'est pas plus vraie d'avoir été répétée cent fois ni criée plus fort. Je n'aime pas qu'on veuille acculer son prochain à la mauvaise conscience par des sacrifices. Gandhi n'est pas mon homme et Jan Palach bien moins encore. La grève de la faim ne m'est pas sympathique à cause de son côté chantage (faites ce que je veux ou je vous transforme en salaud), de son côté sacrificiel.

Je ne me dissimule pas les oppositions d'intérêt entre hommes, la rivalité fondamentale. Je crois seulement que la solidarité est un peu plus forte et permet de les arbitrer.

Peu d'individus sont, à leurs meilleurs moments, capables de mordre dans le réel brut. La plupart ne peuvent digérer que du déjà mâché.

Il a fallu du génie à Archimède pour sentir flotter sa jambe. Formulée dans le langage de tous, sa découverte est devenue le bagage du plombier qui établit une chasse d'eau (je simplifie beaucoup, il y avait des bateaux avant Archimède). Il faut que celui qui a eu l'intuition sache la formuler. Et puis, on n'est pas tout le temps au meilleur de sa vigilance. Détachée de l'expérience initiale, passée de l'individu à la masse ou du meilleur moment de chacun aux moins bons, l'intuition géniale devient le système, la forme la plus obtuse de la bêtise et de l'inattention. Il faut rester en alerte comme la bête sauvage qui risque sa vie à tout instant. Le génie, c'est la part animale de l'homme.

Le réel est comme le renard qu'on observe. Lâchez-le de l'œil et il n'est plus où vous croyiez.

La découverte de l'agriculture fut un trait de génie, né peut-être de la vue d'une rive ravagée par la crue hivernale et couverte d'une fraîche végétation. Les formations végétales passent d'un stade jeune, très productif mais instable et peu varié, à un stade mûr, stable, varié mais peu productif. L'agriculture n'est rien d'autre que l'infantilisation perpétuelle des associations par des ravages tels que le feu, le labour.

Ingénieux expédient lorsqu'elle reste au sein d'une vaste nature qui la compense, la stabilise, elle est devenue le rêve stupide du défrichement universel,

qui n'a mis que quelques millénaires – très peu de temps – à nous mener à une impasse et qui n'est resté supportable que tant que nous n'avions pas le pouvoir de le réaliser complètement. Ce qui a ravagé le Rhin, c'est bien moins l'incurie de Sandoz que la volonté maniaque de nous subordonner la nature, le rêve insensé d'empoisonner le monde entier sans nous empoisonner nous-mêmes.

La seule réforme qui ne suppose pas de contrainte est celle des motifs. Si nous étions persuadés que le monde est aussi vivant que nous, notre égal en dignité, que la volonté et la conscience sont partout, très différentes mais pas forcément en ligne avec un premier et un dernier, que le monde est plein, qu'il nous répond et nous contient, notre vertige et notre frénésie d'action se calmeraient. C'est une civilisation à refaire – et ce ne sera jamais fini – mais le sens des choses serait inversé, avec une détente immédiate.

Est-ce expliqué, est-ce explicable, que la vie repliée sur elle-même s'étiolle, qu'elle se recharge en passant d'une espèce à l'autre au long des chaînes alimentaires, d'individus à d'autres par la reproduction? Voilà qui condamne le rêve impie et néolithique de faire de la Terre entière la niche écologique de la seule espèce humaine, de raccourcir les chaînes alimentaires, de simplifier le catalogue des espèces. Il faut

revenir à la situation paléolithique qui a duré si longtemps : une espèce humaine pas trop nombreuse vivant des surplus d'une nature riche, variée, libre, qu'elle ne modifie que très localement. En utilisant les acquis les plus raffinés de l'expérience néolithique.

Les déchets des espèces sont un échange avec les autres, un cadeau en retour à la nature. Lorsqu'une espèce est prépondérante, ses déchets ne se recyclent plus, c'est la pollution. Il n'y a d'autre remède que la diminution de cette espèce, la multiplication des autres. Tout le reste n'est que rafistolage, économies de bouts de chandelles.

Une espèce ne peut vivre sans un rituel qui organise la rivalité, l'empêche de s'épuiser en combats incessants. C'est le brâme du cerf, qui ritualise les combats, les rend rares et presque jamais mortels. C'est la hiérarchie stricte des loups, qui peut sans cesse être remise en question mais qui l'est rarement. Les oiseaux ont réussi cet exploit, de remplacer le plus souvent les coups de bec et les plumes arrachées par le chant. L'homme a ses rituels. Il a eu le rituel féodal, basé sur la violence mais visant à la limiter. Les bourgeois des villes du Moyen-Age ont remplacé la lutte brutale, destructrice, par l'émulation à produire. Ce fut une telle économie que les bourgeois sont devenus plus riches que les nobles, ont placé la lutte sur leur

terrain. Nous crevons, non de l'échec du capitalisme mais de son succès unilatéral. Ce qui détruit le monde, ce ne sont pas les besoins des hommes mais les ravages de la concurrence.

J'ai étalé suffisamment de présomption pour ne pas me lancer dans les plans d'une société sans concurrence ou à concurrence maîtrisée. Je peux tout de même me permettre une indication. Ce pourrait être une société où l'on paie pour que les choses soient faites et non pour les faire. Où le charpentier aurait pour fonction que chacun ait un toit et non de faire des toits à tout prix, quitte à fiche le feu à ceux qui existent. Et, une fois les toits en état, il irait à la pêche sans se demander si le collègue n'est pas en train de faire des toits à moitié prix. Comme ces Chinois dont on raconte qu'ils paient leur médecin lorsqu'ils sont en bonne santé et suspendent les honoraires s'ils sont malades.

Serait-ce ôter tout dynamisme à l'économie ? C'est peut-être ce qu'il faut souhaiter (quoique les importantes tentatives en ce sens aient paru peu adaptées à la nature humaine) en fait la gestion de service et non de profit, celles des Honorables Pionniers de Rochdale, qui inspiraient la Coopé, lorsqu'elle n'était pas encore une entreprise capitaliste en concurrence avec la Migros.

Les loisirs devraient être la soupape de notre activité économique. Notre réflexe d'exploitation est si invétéré que nous avons réintroduit les loisirs dans le circuit économique. Voilà une de nos plus graves perversions. Sport, tourisme sont devenus plus destructeurs que les besoins directs.

Il faut transposer une fois de plus, dégager de la lutte économique l'élan irrépressible de la vie. Je ne vois d'expansion subséquente que la conquête et l'assimilation, par la connaissance, la science et l'art, de toutes les autres formes de vie. Ainsi la nature sauvage et libre sera tout à la fois le but et le moteur de la réforme sociale.

BIBLIOGRAPHIE

Et la nature? Réflexions d'un peintre. Préface d'Henri de Ziegler. Editions Gérard de Büren, Genève, 1943, 226 p. Épuisé. Réédition 1994, avec préface de J.-F. Terrasse et 1^{ière} préface d'Henri de Ziegler. Editions Hesse, Saint-Claude-Diray, 1994, 236 p.

Nature et mécanisme. Préface de Ferdinand Gonseth, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1946, 137 p. Épuisé.

Les Mammifères sauvages d'Europe. Tome I. Insectivores, chéiroptères, carnivores. Editions Delachaux et Niestlé, Paris et Neuchâtel, 1948, 263 p. Quatrième édition revue et augmentée en 1986.

Les Mammifères sauvages d'Europe. Tome II Pinnipèdes, rongeurs, ongulés, cétacés, Editions Delachaux et Niestlé, Paris et Neuchâtel, 1949, 274 p. Quatrième édition revue et augmentée en 1988.

Tomes I et II réunis en un seul volume : Editions Delachaux et Niestlé, Lausanne et Paris, 1997, 670 p.

Défense de l'image. Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1967, 154 p. Réédition augmentée en 1987.

Chasse au crayon. En dessinant les bêtes sauvages. Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1969, 224 p. Épuisé.

Expansion et nature. Une morale à la mesure de notre puissance. Editions Le Courrier du Livre, Paris, 1972, 188 p.

Les Réserves naturelles de Suisse. Editions Avanti, Prilly-Lausanne, 1974, 159 p. Épuisé. Traduit en allemand et en italien.

Croquis de terrain. Editions Payot, Lausanne, 1975. Sélectionné au concours du meilleur livre de l'année en Suisse. Traduit en allemand. Épuisé.

Quand le Rhône coulait libre. Tribune Editions, Genève, 1979, 127 p. Prix Jean Sainteny 1980 du Fonds français pour la nature et l'environnement. Deuxième édition, 1989. Préface de Philippe Roch, 141 p. Edition de tête numérotée avec gravure originale.

Philippe et Eugénie Hainard (en collaboration avec Claude Bommeli-Hainard et Florence Rossier-Hainard). Introduction de Pierre Hainard. Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1980, 187 p.

Images du Jura sauvage. Tribune Editions, Genève, 1983, 144 p. Deuxième édition revue et augmentée en 1987. Edition de tête numérotée avec gravure originale.

Le Miracle d'être. Science et Nature. Préface de Ferdinand Gonseth et Philippe Lebreton. Editions Le Sang de la Terre, Paris, 1986, 196 p.

Le Guetteur de lune. Hermé (Paris) et Tribune Editions, Genève, 1986, 214 p.
Nuits d'hiver au bord du Rhône. Tribune Editions, Genève, 1988, 88 p. Editions de tête numérotée avec gravure originale.
Le Monde sauvage de Robert Hainard. Préface de Bernard Clavel. Introduction de Jacques Hesse et Jean-Philippe Grillet. Coédition Tribune Editions, Genève et Editions Duculot (Paris-Gembloux), 1988, 160 p.
Croquis d'Afrique. coédition Tribune Editions, Genève et Editions Hesse (Blois), 1989, 128 p. Edition de tête numérotée avec gravure originale.
Germaine Hainard-Roten. Tribune Editions, Genève, 1990, 148 p. Edition de tête numérotée avec lithographie originale.

Visitez notre site internet à l'adresse suivante :
<http://www.hainard.ch>

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DARANTIÈRE
À DIJON-QUETIGNY
EN NOVEMBRE 1991

Il a été tiré 125 exemplaires de tête numérotés de 1 à 125 et accompagnés d'une gravure originale de Robert Hainard justifiée et signée.

Imprimé en France.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1991.

Tous droits réservés.
© 1991, Éditions Melchior, 4^e trimestre 1991.
© 2006, édition électronique, 1^e trimestre 2006.
Adaptation de Pierre Hainard pour l'édition électronique,
réalisée avec l'accord des Éditions Melchior par analogdesign.ch.